





**Bernard Saulgeot**

# **Un Cocon dans l'espace**

**2015**



Vous avez été sélectionné pour participer...

Encore un de ces messages publicitaires auxquels Charles avait appris depuis longtemps qu'il ne fallait pas donner suite. Il alla cliquer tout en bas du message pour se désinscrire. L'opération suivante consistait à l'effacer, mais son objet, « Une mission dans l'espace », suscita enfin son intérêt, il devait en terminer la lecture :

...participer à un séjour d'un an dans notre nouvelle station orbitale Cocon dans le but de tester le comportement d'un groupe dans l'espace sur une longue durée. Si vous êtes intéressé, merci de nous faire parvenir votre curriculum vitae.

Ce courriel était signé de l'Agence Européenne de voyage dans l'espace (A.E.V.E.). Comment cette agence avait-elle eu son adresse ? Décidément, des revendeurs de fichiers sans scrupules avaient encore dû sévir, mais ce courriel tombait à point pour Charles dont la quarantaine approchait ; prendre une année sabbatique, pourquoi pas ? Il ne risquait rien en

envoyant son curriculum vitae. A tout hasard il transféra l'annonce à son fidèle ami Max.

Huit jours plus tard on lui réclama une lettre de motivation, son CV avait dû les intéresser : jeune ingénieur il avait gravi les échelons de la hiérarchie dans différentes entreprises pour finalement créer sa propre startup spécialisée dans les instruments connectés de la vie de tous les jours, comme ce stylo à bille à détecteur de niveau qui vous évitait la panne sèche en réunion ou, toujours dans le domaine du bon niveau, l'aide au versement de l'eau dans le bac à glaçon qui vous assurait la taille optimale pour rafraichir, sans trop le diluer, votre whisky douze ans d'âge, deux inventions qui vous changent la vie.

Les lettres de motivation, il avait toujours eu ça en horreur. C'était devenu le document inévitable à joindre à toute demande d'embauche, et Dieu sait qu'il en avait faites pour les métiers variés qu'il avait exercés, et le voilà soudain désarmé tel un néophyte devant une page blanche à remplir. Il n'était pas souhaitable d'évoquer les problèmes de son couple sans enfant qui s'enfonçait dans la routine et pour

lequel une année sabbatique pourrait s'avérer salubre, comme le lui avait suggéré son épouse. Ils cherchaient un touriste pour tester le comportement d'un groupe dans l'espace sur une longue durée ; s'il voulait être retenu il fallait se montrer sous le jour du candidat idéal qu'il pensait être : un homme d'expérience, sociable, audacieux. Pour accroître ses chances, sa lettre devait différer des lettres habituelles tant par la forme que par le fond. A qui l'adresser, à monsieur ou à madame ? Son intuition lui fit choisir madame. Il envoya donc ce courriel :

*Madame,*

*La réussite professionnelle est une chose importante, mais arrivé à la quarantaine, j'éprouve le besoin bien compréhensible de faire un break avant de repartir de plus belle.*

*Partager une année dans l'espace avec des inconnus, pour moi qui ai toujours eu le goût des autres, c'est une opportunité à saisir.*

*Je me prêterai volontiers à toutes les expériences scientifiques ou relationnelles qui me seront proposées.*

*Enfin, ayant accumulé par mon travail une petite fortune, je pourrais participer grandement aux frais de cette mission.*

*Voilà, chère madame, une lettre qui, j'espère, vous satisfera.*

*Bien cordialement.*

*Charles*

Madame Traite, chargée du recrutement pour la mission future de l'A.E.V.E, fut d'abord surprise à la réception de cette lettre de motivation peu ordinaire. Comment le candidat savait-il que cette lettre arriverait dans des mains féminines ? Cette lettre manifestait une bonne connaissance de soi. La proposition financière était tentante. Enfin la fin, avec ce « chère madame », cette formule de politesse « bien cordialement » inhabituelle pour ce genre de lettre, cette signature du simple prénom « Charles »,

tout indiquait une personnalité chaleureuse et désireuse de bien s'intégrer au sein d'une équipe.

Sa décision fut vite prise ; la candidature de Charles fut retenue.

\*

Pendant six mois, les participants à cette année dans l'espace subirent dans des lieux séparés la formation allégée nécessaire à ces futurs cosmonautes qui n'auraient pas de rôle opérationnel ni scientifique : tests psychologiques, que Charles dut subir malgré une certaine réticence, stages de survie pour tester le comportement en cas de stress extrême, entraînements dans des simulateurs, renforcement musculaire et exercices d'assouplissement nécessaires pour arriver en pleine forme pour cette mission ; le corps n'ayant pas à réagir contre la pesanteur allait fortement s'affaiblir. Charles avait pu continuer la pratique de son sport favori, le golf. Il lui était arrivé, lors d'une compétition,

une aventure exceptionnelle : il avait placé sa balle de golf sur le tee au départ du trou numéro sept. C'était un par trois, c'est-à-dire qu'un bon joueur pouvait faire le trou en trois coups : un coup pour arriver sur le green, et deux putts. Il avait choisi un bois trois qui devait être suffisant pour un green distant de cent cinquante mètres.

La balle avait pris dans les airs une trajectoire parfaite, atterrie sur le green, roulée et après une dernière hésitation était tombée dans le trou. C'était incroyable, il avait fait un « trou en un », le rêve de tout golfeur.

Mais la tête de son club, comme si elle avait voulu accompagner la balle pour cet exploit, s'était détachée pour aller s'échouer quelques mètres en contre-bas.

Charles s'était précipité pour la ramasser, l'embrasser et la glisser dans une poche de son sac de golf. Cette tête de club serait placée sur sa table de nuit et emportée dans ses déplacements comme un porte-bonheur.

Continuer à pratiquer le golf ne dispensa pas Charles de faire l'apprentissage du déplacement en apesanteur dans des avions montant à dix mille mètres et descendant en chute libre, de tester dans des centrifugeuses la résistance aux fortes pressions qu'il aurait à subir au décollage, sans parler de l'épreuve de la chaise tournante qui déréglaït l'oreille interne, comme le ferait le manque de repères dans l'espace, provoquant le fameux mal de l'espace avec ses vomissements prévisibles. Il lui faudrait aussi simuler la sortie dans l'espace en enfilant la combinaison du cosmonaute, véritable petite usine qui vous assurait la température et la pression requises, et même la possibilité de boire un peu d'eau, pas trop pour ne pas saturer sa couche. Enfin, se préparer à résister au stress de la rentrée dans l'atmosphère et de l'atterrissage sur la courte piste de la base de Kourou.

Les candidats au voyage se retrouvèrent dans une salle de réunion de l'A.E.V.E. Madame Traite avait estimé qu'une seule réunion était suffisante pour faire se rencontrer les voyageurs et leur fournir les informations et documents nécessaires avant le départ.

Arrivés parfaitement à l'heure, les huit voyageurs prirent place autour de la table ovale face aux étiquettes qui portaient leur prénom comme simple indication ; le dit prénom était aussi gravé sur un stylo à bille en forme de fusée disposé le long de quelques feuilles blanches.

— Je pense que nous pouvons commencer par un tour de table pour nous présenter. Je suis madame Traite, célibataire. Je travaille depuis 10 ans pour l'A.E.V.E. et suis chargée du recrutement ; c'est donc grâce à moi que vous êtes ici. Voilà, je n'en dirai pas plus sur mon compte et laisse à chacun de vous le soin de se présenter comme bon lui semble, avec pour seule contrainte de ne pas donner son nom de famille pour des raisons nécessaires de confidentialité.

Silence gêné, vite rompu :

— Je m'appelle Mike et suis américain. J'ai déjà fait plusieurs séjours dans la station orbitale et l'on m'a confié le commandement de cette mission. J'ai deux enfants.

Cette brève présentation était suffisante pour mettre en confiance et montrer que Mike parlait le français à la perfection.

— Moi, c'est Boris, commandant en second. Je suis russe. J'ai cinquante ans et suis célibataire.

Ces deux présentations succinctes auraient dû donner le ton. C'est alors qu'une femme blonde prit la parole.

— Je suis Natacha et russe, comme vous l'aurez deviné en entendant mon prénom. Je suis célibataire. En tant que psychologue on m'a chargée d'étudier notre comportement à tous pendant cette mission de longue durée. Oui, un an à tourner autour de la terre dans un espace réduit et en apesanteur ne peut pas se passer sans quelques difficultés : des réactions

d'antipathie peuvent apparaître, des tentatives de séduction...

— Merci Natacha, interrompit sèchement madame Traite. Qui prend la suite ?

— Moi.

Les regards se tournèrent vers un visage ingrat parsemé de taches de rousseur.

— Je m'appelle Judas. J'ai quarante ans. Je suis photographe. Je suis célibataire.

— Moi, c'est Luc, ancien médecin. J'ai fait mon noviciat dans un couvent. Avant de prononcer mes vœux définitifs, le père supérieur m'a conseillé de prendre une année pour réfléchir.

Charles prit alors la parole :

— Je m'appelle Charles, marié, sans enfant. Il n'est pas téméraire de penser que, vu les métiers variés que j'ai exercés, je peux et dois apporter beaucoup à notre mission.

Natacha, russe exilée en France, se réjouissait déjà : les mots « Charles » et « téméraire » lui firent penser à Charles le téméraire, duc de Bourgogne,

prince impulsif et violent. Si Charles lui ressemblait, on n'allait pas s'ennuyer à bord.

Une petite voix discrète se fit alors entendre :

— Je m'appelle Constance et suis mariée. J'ai deux enfants. Je suis là parce que j'avais besoin de faire le point sur ma carrière.

— Eh bien moi, c'est Max. J'ai deux enfants, un garçon et une fille, le choix du roi. Mon meilleur ami, c'est Charles. Nous jouons souvent ensemble au golf ; savez-vous qu'il a déjà fait un « trou en un » ?

— Merci, Max, merci.

Avant de clore la réunion, madame Traite tint à les rassurer : elle avait toute confiance en eux pour réussir cette mission. Puis elle leur donna la date du départ à Kourou en Guyane et les dernières instructions concernant leurs bagages qui devraient être les plus légers possibles et en quantité limitée, sachant qu'on pouvait les laver à bord. Elle leur conseilla d'emporter néanmoins trois objets personnels qui les aideraient à tenir le coup vu les

conditions inhabituelles de ce long séjour dans l'espace.

\*

Le premier novembre avait été jugé propice au lancement, malgré un risque de dégradation des conditions météorologiques. Maintes fois entraînés dans des simulateurs, connaissant par cœur toutes les phases du vol vers la station Cocon, les spationautes attendaient ce jour avec impatience, sans anxiété. Le compte à rebours avait commencé vingt heures auparavant.

Il leur fallut une demi-heure pour revêtir leur combinaison spatiale, un quart d'heure pour faire vérifier les différents circuits internes par les techniciens.

Ils s'installèrent sur leurs couchettes dans le module de commande installé au sommet de la fusée de cent mètres de haut chargée de la propulsion. Le commandant Mike brancha le circuit interne de

communication. On était à cinq minutes de la mise à feu. C'est alors que retentit la voix de Charles :

— Arrêtez tout Mike, je ne peux pas partir, j'ai oublié ma tête de club sur ma table de nuit, sans elle je ne peux pas m'endormir.

— Allons, Charles, ce n'est pas le moment de plaisanter.

— Je ne plaisante pas, Mike.

Mike se tourna vers Charles, vit son air buté. Il avait l'expérience de plusieurs missions réussies et connaissait le prix d'un arrêt de compte à rebours, mais il savait aussi que Charles avait participé aux frais. Cette mission serait vouée à l'échec si elle démarrait contre la volonté d'un de ses membres. Mike était un homme de décision rapide, il mit fin au compte à rebours en invoquant pour la tour de contrôle la violence des vents qui faisaient trembler le module.

— Pas un mot à quiconque sur cette maudite tête de club.

\*

Une semaine plus tard nos cosmonautes avaient pu prendre enfin leur envol. Ce fut un vol sans histoire de six heures au terme duquel le module s'était s'arrimé à la station Cocon. Ils furent accueillis par l'équipage permanent constitué d'un commandant de bord, de deux ingénieurs et deux techniciens chargés de l'entretien de la station. Il n'y avait pas de vrai médecin à bord, mais les deux ingénieurs avaient reçu une formation médicale pendant leur entraînement devant permettre les actes de première nécessité.

Les Européens avaient largement profité des premières stations américaines, russes ou chinoises et avaient décidé de s'en démarquer : pas question de faire vivre un an ou plus des êtres humains dans des espaces réduits aux parois tapissées d'appareils de mesure rendant les déplacements problématiques. Les locaux réservés à nos missionnaires étaient en tous points semblables à ceux d'un appartement de standing. Sous la conduite du commandant Mike, la

démarche encore un peu maladroite, apesanteur oblige, ils découvrirent avec plaisir le salon, la salle à manger, l'office, la cuisine, la salle de sport et un observatoire aux multiples hublots ouvrant sur la contemplation de la terre et de tout l'univers. Les pièces étaient desservies par un couloir circulaire entourant les cabines individuelles, les deux toilettes non mixtes et les deux salles de douche. De façon à ne pas trop désorienter les occupants, on avait recréé la configuration habituelle sur terre avec plafond, plancher et parois verticales, le plancher bâti sur la partie du vaisseau tournée en permanence vers la terre. Cerise sur le gâteau, des reproductions de tableaux de maîtres décoraient les parois : paysages de l'Ecole de Fontainebleau dans le salon, dans les douches, femmes nues de Bonnard faisant leur toilette, tableaux de chasses de peintres anonymes mais talentueux dans la cuisine, sans parler des photographies en noir et blanc des sportifs les plus photogéniques des dernières olympiades dans la salle de sport. Seuls les murs des toilettes restaient

(et devaient rester) d'un blanc immaculé, rien pour inciter à une station trop prolongée.

Les bagages furent déchargés, les combinaisons de vol rangées dans le local approprié et remplacées par des tenues de ville, les effets personnels solidement arrimés dans les placards des cabines.

Le commandant de bord offrit l'apéritif et Mike prit la parole pour exposer le déroulement d'une journée type :

- Lever pour tous 6h
- Petit-déjeuner 7h
- Gymnastique 8h à 9h
- Temps libre jusqu'à midi
- Repas en commun
- Sieste
- Temps libre
- Gymnastique de 16h à 17h
- Réunion (hebdomadaire) 18h
- Ménage 18h30
- Diner 19h
- Coucher 21h

— Y-a-t-il des questions ?

— Oui, dit Charles, se coucher à 21 heures, n'est-ce pas un peu tôt ?

— Je comprends votre question, Charles, mais vous verrez vite que la vie à bord n'est pas si reposante que cela.

— D'autres questions ?

Il n'y en eut pas d'autre.

— Ah ! encore une chose, dit Mike, je propose que l'on se tutoie à partir de maintenant, si vous n'y voyez pas d'objection.

Il n'y eut pas d'objection.

Les cosmonautes se contentèrent pour le premier dîner d'un plat à réchauffer. A 21 heures chacun intégra sa cabine, enfila sa tenue de nuit, prit un somnifère et s'endormit. Natacha, perturbée par la porte qui ne fermait pas à clef et n'avait pas de verrou, dut prendre un deuxième cachet.

Luc, fidèle à son habitude, s'était réveillé tôt, soit une demi-heure avant l'heure prévue. A genoux devant un hublot, il contemplait la terre qui tournait lentement et lui révélait toute la beauté de ses continents. C'était pour lui l'heure de la prière. Les occupants de la station dormaient encore. Il eut alors envie de chanter et entonna à voix douce le Cantique de Jean Racine :

« Verbe égal au Très-Haut, notre unique espérance,  
Jour éternel de la terre et des cieux,  
Nous rompons le silence... »

Il adorait le calme de cette musique de Gabriel Fauré. Sa voix prenait progressivement de la puissance, Luc était seul dans sa bulle, il n'entendit pas Natacha s'approcher.

— Pas mal, dit Natacha, le tirant brutalement de son isolement, je compte sur toi pour nous apprendre d'autres airs, religieux ou profanes.

— Une autre fois, volontiers, répondit Luc, qui avait à son répertoire un bon nombre de chansons de carabins apprises pendant ses études de médecine.

Luc avait exercé quatre ans dans un cabinet médical, mais s'était vite lassé : ouvrez la bouche, tirez la langue, faites ah !, ce n'est rien, une petite laryngite, prescriptions standards. Sans parler du fait que voir défiler et parfois se déshabiller les malades, ou soit disant malades, n'était pas toujours un spectacle ragoutant. Quand, par hasard entrait dans son cabinet une patiente bien roulée et souvent prompte à se déshabiller, il en était tout gêné ; il semblait avoir peur du sexe opposé. Quitte à s'en passer, pourquoi ne pas se laisser tenter par la vie monastique ? Mais là, doutant de sa réelle vocation, son père supérieur lui avait conseillé de prendre de la hauteur, quoi de mieux qu'un séjour dans l'espace, avant de se décider.

Luc avait une belle voix, mais il cherchait sa voie.

\*

Chaque pays ayant ses habitudes culinaires, les nourritures avaient été divisées en trois familles et

conditionnées dans des emballages de couleur différente : bleue pour les Français, rouge pour l'américain Max et verte pour les Russes.

Les gestes et les déplacements étant encore maladroits, on peut imaginer les difficultés dans la préparation du premier petit déjeuner où les bousculades pour l'accès aux placards, à la fontaine à eau ou à la poêle à frire furent nombreuses, déclenchant heureusement l'hilarité générale.

Tout objet non arrimé risquant de se mettre à flotter dans l'air, les couverts et les plateaux étaient magnétiques et la table de la salle à manger recouverte d'aimants, de sangles et de bandes Velcro autocollantes.

Ce fut un spectacle de voir Natacha et Boris avaler un hareng d'une seule traite et déguster leurs blinis tièdes recouverts de beurre fondu accompagnés de fromage blanc et de pain noir. Seul petit bémol, Boris avait l'habitude de parler la bouche pleine et d'émettre certains bruits peu élégants, mais bon, il faudrait s'y habituer.